Document generated on 07/15/2025 8:32 p.m.

Espace
Art actuel

Pour en finir avec la dictature du « toujours plus » : l'art de la décroissance

Ariane Daoust and Aline Ginda

Number 125, Spring–Summer 2020

Dictatures
Dictatorships

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93263ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daoust, A. & Ginda, A. (2020). Pour en finir avec la dictature du « toujours plus » : l'art de la décroissance. *Espace*, (125), 44–49.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUR EN FINIR AVEC LA DICTATURE DU « TOUJOURS PLUS » : L'ART DE LA DÉCROISSANCE

ARIANE DAOUST ET ALINE GINDA

Force est de constater que notre logique acharnée du « toujours plus » ne fonctionne pas[1], que l'idée qui veut que plus équivaut à mieux est fausse, que la dictature de la croissance illimitée nous mène droit dans le mur, qu'il faut abandonner ce dogme et trouver des solutions de rechange.

Compte tenu de l'état d'urgence climatique et sociale qui ne laisse plus personne – ou presque – indifférent, l'idée de la décroissance, considérée comme utopique et radicale il n'y a pas si longtemps, occupe une place des plus importantes parmi celles qui cherchent à penser le futur *autrement*. Un futur dans lequel notre société consumériste et productiviste, gouvernée par le dictat de la croissance à tout prix, aurait laissé place à une société dans laquelle la décroissance, loin de rimer avec déclin et de susciter craintes et méfiance, serait devenue souhaitable et nécessaire.

Jean-François Prost/Adaptive Actions,
6919 Marconi, 2019.
Avec l'aimable permission de l'artiste.
Photo : Pablo Velez Tobar.

Qu'est-ce que la décroissance ?

> « Projet alternatif et complexe, la décroissance n'est ni la croissance zéro ni la croissance négative, mais une matrice d'alternatives. Elle vise à nous faire sortir du cercle infernal de la création illimitée de besoins et de produits et de la frustration croissante qu'il engendre... Lancée presque par hasard pour rompre avec la langue de bois du développement durable, la décroissance n'est donc pas au départ un concept.[2] »

> « La décroissance est un "mot obus" qui vise à pulvériser l'idéologie dominante de la croissance. C'est un mot qui sert à faire penser, qui indique là où il faut réfléchir. Pour les objecteurs de croissance, il est fondamental d'essayer de comprendre la simultanéité d'une série de grandes crises qui nous affectent : environnementale, mais aussi sociale, politique, et de la personne humaine. Même s'il n'y avait pas les questions de l'épuisement des ressources et du réchauffement climatique, les autres crises conduiraient à rejeter cette croissance.[3] »

La question est maintenant de se demander si l'art peut participer à une société décroissanciste. Est-ce qu'il peut offrir d'autres possibilités à la dictature de la croissance illimitée ? Comment ? Que peut-il proposer ?

En marge du monde de l'art dominant encore soumis à la dictature du « toujours plus », il existe en effet des artistes qui cherchent à « sortir du cercle infernal de la création illimitée ». D'une manière ou d'une autre, à leur façon, sans nécessairement la nommer, ils mettent à l'avant-plan la décroissance sans faire exactement le contraire par inadvertance; c'est-à-dire qu'au lieu de produire un art représentatif sur le thème de la décroissance, ils l'incarnent, l'activent, y participent en développant des stratégies qui seraient plus que des propositions artistiques colonisées par la logique productiviste qui régit encore le monde (de l'art) aujourd'hui. À contre-courant, leurs méthodes décroissancistes s'inscrivent dans une approche artistique qui vise à être dans le « moins » plutôt que dans le « toujours plus ».

***RAF* (Reduce Art Flights) : Gustav Metzger (1926-2017)**

Artiste *écolo-punk-décroissanciste*, Gustav Metzger peut être identifié comme l'un des précurseurs de l'art de la décroissance. C'est lui qui, en 1974, déclarait une première « grève de l'art » (*Art Strike 1977-1980*). Son manifeste conviait la communauté artistique à « ne pas produire ni vendre d'œuvres, à ne pas organiser d'exposition et à refuser la collaboration avec toute

Gustav Metzger, *Reduce Art Flights*, 2008. Photo : Latitudes, Barcelona.

À L'OPPOSÉ D'UNE SOCIÉTÉ ENGLUÉE DANS UN MODÈLE ÉCONOMIQUE DESTRUCTEUR, OÙ RÈGNE LE DICTAT DE LA VALEUR D'ÉCHANGE, ET OÙ TOUT EST ARGENT, IVAN ILLICH, PRÉCURSEUR DE LA DÉCROISSANCE, IMAGINAIT UNE SOCIÉTÉ « D'AUSTÉRITÉ JOYEUSE », CRÉATRICE D'OUTILS CONVIVIAUX ET DE VALEURS D'USAGE.

forme de machinerie médiatique afin de démanteler le système marchand de l'art.[4] » L'arrêt de production d'œuvres est sans aucun doute le geste artistique *décroissanciste* à son paroxysme.

Dès 1970 apparaissent ses préoccupations pour l'écologie, et sa réflexion sur la prise en compte de la pollution comme phénomène de destruction ne fera que s'accroitre. Appelant à agir et à réellement passer de la parole aux (non)actes, Metzger initie la campagne *Reduce Art Flights* lors de Skulptur Projekte, à Münster, en 2007, au cours de laquelle des prospectus marqués de l'acronyme *RAF*[5] sont distribués. Cette campagne vise à inciter le milieu de l'art, coincé, à l'image du reste du système, dans une « économie destructrice », à moins prendre l'avion, ou à ne pas le prendre du tout. Elle soutient que, pour des raisons écologiques, le monde de l'art – artistes, conservateurs, critiques, galeristes, collectionneurs, directeurs de musées, etc. – devrait diminuer radicalement l'utilisation des avions. Elle s'oppose au capitalisme culturel qui génère toujours plus de biennales, de musées et d'œuvres d'art, ainsi qu'à la croissance commerciale de l'industrie de l'art et du tourisme artistique[6].

RAF, réduit à sa plus simple expression, invite à un abandon volontaire – un rejet fondamental et personnel de l'instrumentalisation du corps par la technique – et à un refus véhément de participer à la mobilité endémique du système artistique mondialisé. Cette proposition s'inscrit pleinement dans le mouvement de la décroissance : en boycottant l'avion et, de fait, les évènements pour lesquels il était « nécessaire » de le prendre, il encourage les artistes à cesser les activités que le monde de l'art attribue généralement à la fonction d'artiste. Derrière les injonctions à produire, à faire telle biennale ou exposition d'art contemporain, l'empreinte écologique et sociale du tourisme n'est plus à démontrer[7].

Refusant de participer au système de production du monde de l'art et de saturer d'objets un monde qui en génère déjà trop, refusant de prendre l'avion pour se rendre au vernissage, refusant de se conformer aux jeux du monde de l'art dominant où règnent le culte de la productivité, la célébrité, la compétition et la visibilité, Metzger préfère « disparaître » plutôt qu'apparaitre partout.

Jean-François Prost/Adaptive Actions, *Stopping/Arrêts, 6919 Marconi*, 2019. En collaboration avec la Galerie Leonard & Bina Ellen, Université Concordia (Montréal). Photo : Jean-François Prost.

Le 6919, rue Marconi : Jean-François Prost (Adaptive Actions)

> *Plus* équivaut à la destruction rapide et définitive de cultures génératrices d'activités de subsistance. *Moins* présage la floraison diversifiée de valeurs d'usage au sein de cultures intensément génératrices d'activités.[8]

À l'opposé d'une société engluée dans un modèle économique destructeur où règne le dictat de la valeur d'échange et où tout est argent, Ivan Illich[9], précurseur de la décroissance, imaginait une société « d'austérité joyeuse », créatrice d'outils conviviaux et de valeurs d'usage. Ces dernières, chères aux objecteurs de croissance, représentent ce qui nous permet de vivre bien, d'une richesse non plus économique, mais tout autre, plus humaine. En d'autres termes, elles désignent les échanges non quantifiés et non quantifiables, comme le partage d'un savoir-faire, d'un outil, d'un repas, comme un échange de services, de sourires... Les valeurs d'usage donnent la possibilité aux individus de se réapproprier leurs connaissances, leur environnement, leur liberté. En ce sens, elles leur permettent de se libérer de la servitude née du productivisme et d'être autonomes dans l'action. « Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil.[10] », où il en maitrise l'usage.

Dans le champ de l'art, « des pratiques artistiques contemporaines dans la sphère publique ne se laissent pas comprendre de manière satisfaisante si l'on s'abstient de prendre en compte leur ambition fondamentale de produire une valeur d'usage[11] ». L'artiste Jean-François Prost, issu de l'architecture et du design de l'environnement, se consacre à l'art comme lieu de questionnement, d'engagement et d'acte de résistance, pour une pratique artistique « moins orientée sur le produit final, et davantage sur sa valeur d'usage.[12] »

Prost est propriétaire du 6919 rue Marconi, un terrain sans construction, emboité entre deux édifices commerciaux, dans le quartier Mile-Ex à Montréal. Depuis près de 20 ans, il s'est fait un témoin de la spéculation immobilière et des investisseurs qui imposent leurs développements accélérés dans ce quartier où l'embourgeoisement n'est plus à craindre, mais plutôt à constater, où les firmes d'intelligence artificielle se sont installées et où les prix des loyers sont devenus prohibitifs.

Ce terrain est évidemment fort convoité par des acheteurs. Mais Prost résiste à l'appât du gain et à la déshumanisation de la ville. Lieu de résistance, ce terrain est un « espace convivial », un « espace de liberté » comme les appelle aussi Ivan Illich. Dépourvu d'une fonction spécifique, il n'est pas restreint à un seul usage : l'artiste y fait du camping urbain; y sont organisés des réunions, des fêtes, des feux de joie, des projections de films, des expérimentations en jardinage urbain, en apiculture, en aquaculture... Proposant une conception de l'art qui sert d'outil, qui insiste sur sa fonction utilitaire au détriment de sa fonction esthétique, cette (non) *activité artistique décroissanciste* agit ainsi comme une invite à l'usage, comme une invitation à occuper le lieu, à s'y arrêter, à y décider ensemble dans quel monde nous voulons vivre demain.

Relativement à la dictature du « toujours plus » et à la crise planétaire qui menace aujourd'hui, des artistes osent « proposer un autre type de société dans laquelle tous les humains trouveraient leur bonheur, sur la base d'une inégalité sociale moindre, du respect des ressources naturelles, à partir de valeurs humaines fondamentales[13] » : pour plus de convivialité, de liberté, d'autonomie, de justice environnementale, de simplicité, de rencontres, de respect, de partage... de décroissance[14].

Jean-François Prost/Adaptive Actions, *6919 Marconi*, 2019.
Avec l'aimable permission de l'artiste.
Photo : Guillaume Éthier.

1.
Cette expression apparait dans le livre de Paul Ariès et de Bernadette Costa-Prades, *Apprendre à faire le vide : Pour en finir avec le « toujours plus »*, Toulouse, Éditons Milan, 2009. Paul Ariès est l'un des penseurs majeurs de la pensée décroissanciste.
2.
Serge Latouche, « Qu'est-ce que la décroissance ? », *Constructif*, n° 31, janvier 2012. [En ligne] : bit.ly/3d8Ktrl.
3.
Paul Ariès, « Il faut aller vers un mode de vie radicalement nouveau », *Le Monde*, 30 novembre 2005. [En ligne] : bit.ly/2zJ57QF.
4.
Voir bit.ly/3c5QHse. (Traduction : Ariane Daoust, *Grève de l'art ?*, Montréal, 2016.)
5.
Le logo *RAF* fait référence à la Royal Air Force ainsi qu'à la faction de l'Armée rouge évoquant des images de la destruction.
6.
Voir https://reduceartflights.lttds.org/.
7.
« Un voyage en avion est de loin le plus polluant qu'un individu puisse poser. » dans Julie Blackburn, « Compenser ses émissions de CO^2 : une bonne idée ? », *Québec science*, avril-mai 2019, p. 36-38. Rodolphe Christin, « Arrêtons le saccage touristique de la planète ! », *Huffpost*, 19 septembre 2018.
8.
Ivan Illich, *Le chômage créateur; postface à la convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 15.
9.
Ivan Illich, *La convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
10.
Ibid.
11.
Stephen Wright, « L'avenir du ready-made réciproque : valeur d'usage et pratiques para-artistiques », *Parachute*, n° 117, 2005, p. 119-138.
12.
Jean-François Prost, « Life After Architecture », AA Éditions, Londres, Space Gallery, 2009, p. 15. (Traduction libre : Ariane Daoust).
13.
Paul Ariès et Bernadette Costa-Prades, *Apprendre à faire le vide : Pour en finir avec le « toujours plus »*, Toulouse, Éditons Milan, 2009, p. 120.
14.
Giacomo d'Alisa *et al.*, *Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère*, Montréal, Écosociété, 2015.

Ariane Daoust est doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM. Elle travaille, entre autres, sur la paresse et la décroissance. Elle organise des expositions et autres évènements discursifs à la fois discrets et décréatifs, ne s'abstenant pas d'écrire sur les conditions de possibilité et de mise en actes d'un art de la décroissance.

Aline Ginda a suivi une formation pluridisciplinaire en lettres et sciences humaines. Elle est détentrice d'une maitrise en géographie – Aménagement du territoire, Environnement et Développement territorial, qu'elle a réalisée à l'Université de Limoges et à l'Université Laval (École supérieure d'aménagement et de développement régional).